

PAUL VERCHÈRES

Guy Verchères assassin



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-080

Guy Verchères assassin

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 601 : version 1.0

Guy Verchères assassin

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Lorsque le journaliste de POLICE-JOURNAL, Paul Verchères entra chez lui, il aperçut son cousin en train de faire ses malles.

– Pars-tu en voyage ?

– Oui, mon vieux, répondit l’Arsène Lupin canadien.

– Où vas-tu ?

– À Québec.

– À Québec ? Mais pourquoi ?

– Prononcer une conférence.

– Une conférence ?

Paul le regardait bouche bée.

– Parfaitement, parfaitement, une conférence. Je ne suis pas un imbécile, tu sais.

– Mais sur quoi, grand Dieu ?...

- Sur le crime.
- Tiens, tiens, et devant qui ?
- Devant les agents de police.
- Tu es payé pour faire cela ?
- Mais non voyons, c'est mon ami, le détective André Pouliot qui m'a invité.

Paul se mit à rire.

- Je plains ces pauvres policiers.
- C'est ça, moque-toi. Mais tu serais surpris de m'entendre.
- Oh pour cela je ne doute pas que tu sois bien renseigné.

En effet, l'ex-gentleman cambrioleur s'y connaissait en fait de crimes, de vols, etc.

- Et tu pars ?
- Ce soir.
- Par le train d'onze heures ?
- Justement.
- C'est regrettable, j'aurais bien voulu t'accompagner, mais je suis virtuellement

débordé d'ouvrage, au journal.

Et le même soir, à onze heures, Guy Verchères s'embarquait sur le train de Québec.

Son cousin était venu le reconduire.

– Quand dois-tu revenir ?

– Oh ! dans deux jours tout au plus.

– Très bien, bon voyage.

En arrivant dans la capitale, l'Arsène Lupin Canadien se rendit immédiatement à l'hôtel Clarendon.

Le lendemain à deux heures de l'après-midi, il se rendait à l'hôtel de ville où avait lieu la conférence.

Verchères parla devant environ une centaine de policiers.

Sa conférence fut très intéressante et il reçut plusieurs félicitations.

Au lieu de se rendre à l'hôtel après la conférence, Verchères arrêta à un petit café en face de l'hôtel de ville.

Il n'y avait presque personne.

Le patron s'approcha :

– Monsieur ?

– Une bière, s'il-vous-plaît.

– Bien.

L'homme alla en arrière du comptoir et revint quelques secondes plus tard.

– Voilà monsieur.

– Merci !

Verchères paya.

– Belle température, n'est-ce pas ?

– Idéale... pas très chaud cependant.

– Que voulez-vous en hiver...

Verchères demanda :

– Vous êtes le propriétaire ?...

– Oui monsieur. Cette taverne appartenait à mon père.

Il désigna un cadre du doigt.

– C'est son portrait. Il s'appelait Jos Lalumière.

– Et vous ?

– Émile Lalumière.

Le patron regarda Verchères :

– Vous êtes étranger ici ?

– Je demeure à Montréal.

– Une très belle ville, Montréal.

Tout à coup, la porte du café s'ouvrit.

Un homme âgé d'une soixantaine d'années
parut.

Il avait beaucoup de peine à se tenir sur ses
deux jambes, tant il semblait avoir bu.

Lalumière s'approcha de la porte.

– Non, non, pas aujourd'hui. Allez-vous en.

L'homme ne se le fit pas dire deux fois.

Il sortit aussitôt.

Verchères se tourna vers le patron.

– Il a peur de vous !

Lalumière sourit.

– Il m'est arrivé de le sortir moi-même.

Depuis ce temps-là, je n'ai plus de misère.

Verchères comprit.

Lalumière était bâti comme un colosse.

La porte du café s'ouvrit à nouveau.

Cette fois-ci, c'était un gros homme d'environ quarante ans.

En le voyant entrer, Lalumière devint pâle comme la mort.

– Je puis vous parler, Lalumière ?

– Certainement, bégaya l'hôtelier.

Ils se retirèrent dans une petite pièce à l'arrière du comptoir.

Verchères avait regardé la scène attentivement.

Dix minutes se passèrent.

Les deux hommes reparurent.

Lalumière était encore plus pâle, ses mains tremblaient.

– Alors, c'est entendu ?

– Très bien.

Lorsque l'étranger fut sorti, Lalumière resta près de son comptoir.

Verchères se leva :

– Combien vous dois-je ?

Il régla le prix de sa consommation.

– Comment s'appelle le type qui vient de sortir ? demanda l'Arsène Lupin canadien français.

– Johnson.

Le patron regarda attentivement Verchères.

– Pourquoi demandez-vous cela ?

– Pour rien, je croyais le connaître. Mais je me suis trompé... une ressemblance, c'est tout.

Verchères sortit et se dirigea vers son hôtel.

Mais quel était ce mystérieux monsieur Johnson qui semble intéresser Verchères ?

Serait-ce là le commencement d'un drame ?

II

Avant de monter à sa chambre, Verchères prit un bon souper.

Puis lentement, il monta l'escalier.

Il avait sa chambre au troisième, chambre 32.

Il mit la clef dans la serrure, tourna et la porte s'ouvrit.

– Voyons, se dit-il, me serais-je trompé de chambre ?

En effet, Verchères venait d'apercevoir quelqu'un de couché sur son lit.

Il se retourna et regarda le numéro de la porte.

– 32, c'est bien ça.

Alors, il pensa.

– C'est lui qui doit s'être trompé de chambre.

Il étendit la main et tourna le commutateur électrique.

Une douce lumière éclaira la chambre.

Alors, Verchères resta muet d'étonnement.

L'homme sur son lit était mort.

Verchères referma sa porte.

– Ah çà, par exemple.

Il s'approcha du lit.

Une large blessure à la poitrine indiquait qu'il avait été poignardé.

– Un meurtre... dans ma chambre.

Il sursauta.

On venait de frapper à la porte.

Il alla entrouvrir la porte.

Il aperçut alors une grande jeune fille, brune, très jolie.

Verchères ne la connaissait pas.

– Mademoiselle ?

– –Vous êtes bien monsieur Guy Verchères ?
demanda-t-elle d'une voix suave.

– Oui, c'est moi.

– Eh bien, je devais vous rencontrer ici avec monsieur Eugène Bourré.

– Ah, monsieur Bourré.

Verchères réfléchit quelques secondes.

Puis, il demanda :

– Monsieur Bourré n'est-il pas un homme d'une quarantaine d'années, les tempes légèrement grisonnantes ?

– Oui, vous le connaissez ?

– Un peu.

– Il est ici.

– Je le crois.

La jeune fille parut surprise. Verchères lui fit signe d'entrer. Il referma la porte derrière elle. Puis il lui désigna le corps sur le lit.

– C'est bien monsieur Bourré ?

– Oui.

La jeune fille s'approcha du lit.

Puis elle poussa un cri.

– Mon Dieu !

Verchères crut à un certain moment qu'elle était pour s'évanouir.

Mais prestement, la jeune fille se retourna vers lui et lui donna un coup de sac à main sur la tête.

Le sac devait être rempli de cailloux, car Verchères ressentit une vive douleur.

Et avant qu'il n'ait pu faire un geste, il en recevait un deuxième et tombait assis, très étourdi.

Il entendit la porte s'ouvrir et se refermer.

Alors il s'élança, ouvrit la porte et sortit dans le corridor.

Il courut jusqu'à l'escalier.

– Elle est disparue.

Verchères retourna à sa chambre et referma la porte derrière lui.

Il se dirigea vers l'appareil téléphonique et le décrocha.

– Allô ? répondit le garçon à l'information.

– Chambre 32.

– Oui ?

– – Voulez-vous appeler la police s’il-vous-plaît ?

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Oh rien de grave, je veux voir la police.

– Très bien, je l’appelle immédiatement.

Verchères raccrocha.

Alors, il se dirigea vers le cadavre et se mit à fouiller ses poches.

Il trouva ce qu’il cherchait.

– Son portefeuille !

Il l’ouvrit.

Il y avait une carte d’identité.

– Eugène Bourré, inspecteur spécial de la police des liqueurs.

Verchères murmura :

– Police des liqueurs. Tout à coup, il eut une idée.

Il referma vivement le portefeuille, le mit dans sa poche et sortit de sa chambre.

Il s'arrêta à l'information.

– Garçon ?

– Oui monsieur.

– Je suis le locataire de la chambre 32.

– Oui.

– Vous avez appelé la police ?

– Certainement.

– Vous leur direz de monter à ma chambre. La porte n'est pas fermée à clef. Ils trouveront quelque chose de très intéressant.

Le garçon le regardait bouche bée.

Verchères reprit :

– Quant à moi, je serai au café Lalumière, si par hasard les policiers aimeraient me voir.

– Très bien.

Verchères sortit.

Il se dirigea immédiatement vers le café Lalumière.

Le patron le reconnut.

– Bonjour monsieur, vous devenez un bon

client.

– Pourquoi pas ?

– Qu'est-ce que je puis vous servir ?

– Comme tout à l'heure.

– Une bière ?

– Oui.

Le patron se retira derrière son comptoir.

Verchères regarda autour de lui.

Il y avait une dizaine de personnes dans le café.

Lalumière revint avec la bouteille de bière.

Il servit Verchères, mais comme il allait se retirer, l'Arsène Lupin le retint.

– Un instant.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Connaissez-vous un dénommé Eugène Bourré ?

– Bourré ?

– Oui, un inspecteur spécial de la police des liqueurs.

Lalumière regarda Verchères avec méfiance.

— Qu'est-ce qu'il a à faire avec vous ?

— Oh rien, je l'ai simplement rencontré. Un charmant type.

Lalumière s'était déjà retiré derrière son comptoir.

Verchères se dépêcha de boire sa bouteille et en commanda une deuxième.

Lorsque Lalumière vint le servir, il lui demanda.

— Je viens de rencontrer la plus jolie brunette au monde.

— Vrai ?

— La connaissiez-vous ?

Le patron sourit :

— Il y a plusieurs brunettes à Québec.

— Peut-être mais pas aussi jolie que celle-là.

Lalumière se retira.

La porte du café s'ouvrit.

Verchères tourna la tête.

Il reconnut le même ivrogne qui était venu quelques heures auparavant.

– Je n’ai rien pour toi, va-t-en, lui cria Lalumière.

– Non, non, Émile, j’ai quelque chose d’important pour toi.

– Va-t-en.

– Une minute.

L’ivrogne s’était avancé jusqu’au comptoir.

– Qu’est-ce que tu veux ?

L’ivrogne désigna Verchères du doigt.

– Ton client...

– Eh bien...

– Je sais qui c’est.

– Qui ?

– Guy Verchères... une sorte de détective.

Lalumière regarda Verchères, puis se retourna vers l’ivrogne.

– Qu’est-ce que tu dis ?

– Un détective...

Verchères se leva pour intervenir :

– Non, écoutez, dit-il, je ne suis pas...

Lalumière le regarda haineusement.

– On connaît vos petits trucs, probablement une police des liqueurs... eh bien vous n'allez pas me faire marcher... vous voudriez que je serve un verre à Marc et ensuite vous me feriez perdre ma licence ?

Verchères s'aperçut qu'il ne pourrait jamais s'expliquer.

Il paya sa consommation et sortit.

Verchères se dirigea lentement vers l'hôtel Clarendon.

Soudain, une voiture s'approcha du trottoir.

Il y avait deux hommes à l'intérieur.

L'un d'eux interpella Verchères.

– Eh l'ami ?

Verchères se rapprocha de la voiture.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Savez-vous où se trouve le bureau de poste

principal ?

– Je suis un étranger à Québec.

Mais pendant qu’il parlait, celui qui conduisait la voiture était descendu.

Il était maintenant derrière Verchères.

L’Arsène Lupin canadien sentit quelque chose peser entre ses deux épaules.

– Un revolver.

L’homme poussa Verchères.

– Monte !

Verchères obéit.

Il ne pouvait rien faire.

L’autre passager sortit un revolver à son tour, se retourna et enligna Verchères.

Pendant ce temps-là, le conducteur le fouilla rapidement et lui enleva son revolver.

Puis, l’homme alla reprendre sa place au volant.

Quelques secondes plus tard, la voiture s’éloignait vers une destination inconnue.

Que signifiait cet enlèvement ?

Où voulait-on mener Verchères ?

III

Verchères ne perdit pas son sang-froid. Il dit simplement :

– Si c’est pour avoir ma galette, vous pouvez bien prendre mon portefeuille tout de suite. Mais je vous avertis que vous ne trouverez pas grand-chose.

L’homme assis près du conducteur lui cria :

– Ferme ça !... C’est pas pour la galette.

Verchères le croyait.

L’affaire n’était que trop visible.

La bande qui avait réglé le sort d’Eugène Bourré avait décidé d’en faire autant avec lui.

Bourré connaissait sans doute quelques rackets et il avait besoin de Verchères pour mettre les bandits sous verrous.

Il avait profité de la présence de l’Arsène

Lupin canadien à Québec pour aller le rencontrer.

La bande croyait probablement que Verchères avait déjà vu Bourré avant que ce dernier ne vienne à sa chambre.

Les bandits croyaient que Verchères en savait long.

– Ils vont sans doute me poignarder et me jeter dans quelques trous, pensa Verchères.

La nuit était noire.

Il était presque dix heures du soir.

La voiture ne faisait presque pas de rencontre.

Les deux bandits semblaient avoir choisi leur chemin pour qu'ils ne soient pas dérangés.

La voiture roula pendant environ vingt minutes.

Soudain Verchères entendit un bruit sourd.

– J'y suis... les chutes Montmorency.

Il comprit l'horrible vérité.

On allait sans doute le tuer et ensuite jeter son corps dans les chutes.

La voiture ralentit puis s'arrêta.

Le conducteur descendit et vint ouvrir la porte à Verchères.

– Allons, descends !

Verchères essaya de questionner.

– Pouvez-vous me dire ce que...

Mais l'homme lui dit brutalement.

– Descends !

C'était inutile.

Verchères obéit.

– Tiens-toi là, dit l'homme.

Il sortit un revolver de sa poche.

– Je te fais une faveur spéciale. Je vais te tuer avec ton propre revolver.

Rapidement, il arma l'arme de Verchères.

L'Arsène Lupin canadien, qui possède une collection d'armes les plus diverses, avait emporté avec lui un Baretta qu'un compagnon lui avait fait parvenir d'Italie.

Verchères vit une chance inespérée.

Son revolver allait lui sauver la vie.

Un revolver ordinaire est habituellement à double action.

On peut le porter avec le chien baissé et tirer simplement sur la gâchette et le coup part.

Mais avec le Baretta de Verchères, il fallait lever le chien avant de tirer.

Le bandit ignorait probablement cela, car Verchères vit dans un éclair que le chien était baissé.

Il fonça sur son adversaire.

Celui-ci tira mais, comme Verchères s'y attendait, le coup ne partit point.

Verchères lui décrocha un terrible direct à la mâchoire et se saisit rapidement du revolver.

Il leva le chien et se retourna vers l'autre bandit qui sortait de la voiture, le revolver au poing.

Verchères tira.

Le bandit poussa un cri et laissa tomber son arme.

Verchères entendit du bruit derrière lui.

Son adversaire de tout à l'heure revenait rapidement à lui et il était armé.

Verchères ne perdit pas de temps et tira deux coups.

Un atteignit le bandit dans le ventre et l'autre à la tête.

– Cette fois, il est fini.

Verchères regarda l'autre homme qui se tordait le poignet déjà rouge de sang.

Il s'approcha de lui.

– Je devrais vous tuer, comme votre compagnon.

Le bandit ne répondit pas, mais ses yeux reflétaient une terreur indicible. Verchères comprit que l'homme était un lâche.

– Non, ne tirez pas.

Verchères jouait avec son revolver.

– Qu'avez-vous à faire avec Lalumière ? reprit le bandit.

– Laissez Lalumière tranquille, fit brutalement Verchères.

Puis, il reprit :

– Ton nom ?

– Dubuc... Bob Dubuc.

– Et qui t'a payé pour faire ce sale ouvrage ?

Le bandit eut un sourire narquois.

On aurait dit qu'une idée venait de germer dans son cerveau.

– Je peux aussi bien vous le dire, vous le saurez de toute façon, c'est Jack Vartol.

Jack Vartol !

Ce nom rappelait quelque chose à Verchères.

Vartol était un ancien forçat.

Sorti de prison depuis quatre ans, il semblait être revenu dans le bon chemin.

Il avait ouvert des cafés un peu partout dans les villes, et il faisait des affaires d'or.

Mais ce qui était curieux, c'est que le gouvernement ne donnait pas ou peu de permis

pour les clubs ou cafés.

Mais Vartol achetait tout simplement les cafés et les clubs de ceux qui étaient déjà établis.

On ne pouvait lui refuser le permis puisqu'il était déjà accordé. Cependant la police trouvait curieux que les propriétaires se départissent si facilement de leurs établissements alors qu'ils faisaient des affaires prospères.

Après avoir réfléchi quelques secondes, Verchères reprit :

– Très bien, conduis-moi à Vartol.

L'homme le regarda effrayé.

– Vous êtes fou, je ne peux pas faire cela !

– Pourquoi pas ?

– Vous êtes aussi bien de me tuer tout de suite.

Quand Vartol saura que je l'ai dénoncé, mon sort ne sera guère meilleur.

– Vartol ne vous tuera pas. Quand j'aurai pris soin de lui, il ne pourra plus rien faire.

De nouveau l'homme eut un sourire narquois.

– C’est très bien, dit-il soudainement, je vais vous y conduire.

– Vous savez conduire ?

– Oui.

– Alors mettez-vous au volant.

Dubuc allait se diriger vers la voiture lorsque Verchères le rappela.

– Un instant.

– Quoi ?

– Transportez le cadavre de votre ami ?

– Où ?

– Mettez-le sur le siège arrière.

Le bandit obéit avec répugnance.

Puis il monta au volant.

Verchères s’assit près de lui, le revolver au poing.

La voiture fit demi-tour.

– Où allez-vous ?

– Je retourne à Québec.

– À quel endroit ?

– À l'hôtel Clarendon.

L'hôtel Clarendon !

Vartol logeait donc au même hôtel que Verchères !

Vingt minutes plus tard, la voiture s'arrêtait devant l'hôtel Clarendon.

– Entrez dans la cour, ordonna Verchères. Nous allons passer par l'arrière.

– Très bien.

Avant de descendre, Verchères fit une dernière recommandation au bandit.

– Dubuc ?

– Oui.

– N'oublie pas que mes doigts sont très nerveux sur la gâchette.

Le bandit ne répondit pas.

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte.

– À quelle chambre ?

– 21.

Verchères pensa.

Un étage plus bas que la mienne.

Ils entrèrent et montèrent l'escalier.

La chambre 21 approchait.

Dubuc était pâle.

Il venait de s'arrêter devant une porte.

– C'est là ?

Dubuc fit signe de la tête.

– Entrez, je vous suis.

Dubuc, tout tremblant, frappa.

Il y eut un grognement à l'intérieur.

– C'est moi, Dubuc.

Il y eut un nouveau grognement.

Verchères tenait son revolver appuyé dans le dos de Dubuc.

La porte s'ouvrit.

La chambre était plongée dans une obscurité complète.

Verchères, redoutant quelque chose, se cacha

derrière Dubuc.

– Qu'est-ce qui se passe, boss, dit Dubuc, il n'y a plus de lumière ?

Les lampes s'allumèrent tout à coup.

Les coups de feu détonnèrent ensemble.

Dubuc tomba dans les bras de Verchères.

Verchères aussi avait tiré.

Un cri dans la chambre l'avertit qu'il avait atteint son but.

Pourquoi Vartol avait-il tiré sur son complice ?

Avait-il deviné la présence de Verchères ?

Est-ce lui qu'il voulait tuer ?

Verchères s'avança dans la chambre pour voir la figure de ce dénommé Vartol.

Après avoir tiré, Vartol devait avoir éteint la lumière car l'obscurité la plus complète régnait dans l'appartement.

Verchères étendit le bras et tourna le commutateur.

Il y avait un corps dans la chambre.

Verchères s'avança.

Alors il eut la surprise de sa vie.

Ce n'était pas le corps de Vartol.

Ce n'était pas Vartol que Verchères venait de tuer.

Verchères reconnut immédiatement l'homme, c'était Émile Lalumière.

IV

Verchères ne comprenait rien à l'affaire.

Il restait là, muet d'étonnement devant le cadavre d'Émile Lalumière.

Soudain, des bruits de pas résonnèrent derrière lui.

Vivement l'Arsène Lupin canadien français se retourna.

Il aperçut alors la police qui arrivait en courant.

Comment se faisait-il qu'elle était venue si vite ?

Verchères comprit :

Elle était à enquêter dans ma chambre.

Dans le lot, Verchères reconnut le chef de police de Québec.

– Laissez votre revolver, Verchères, dit-il,

vous êtes fait. On vous a pris sur le fait.

– Mais...

Verchères s'arrêta.

Derrière les policiers s'avavançait une jeune fille.

Il la reconnut aussitôt. C'était la même qui quelques heures plus tôt frappait à la porte de sa chambre.

La jeune fille s'avança.

Elle jeta un coup d'œil dans la chambre.

Puis soudain elle devint affreusement pâle, tomba à genoux et cria ce simple mot :

– PAPA !

Verchères avait tué son père.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais vit bien que c'était inutile.

Le chef de police fit un signe.

Deux agents s'avancèrent :

– Emmenez-le à mon bureau. Il nous racontera ce qu'il sait.

– Bien, chef.

Les deux agents empoignèrent Verchères par le bras et sortirent.

Un quart d’heure plus tard, le chef revenait à son bureau.

Verchères, les deux agents et quelques autres détectives étaient là.

Le chef désigna quelques fauteuils.

– Asseyez-vous.

Ils obéirent tous.

Après une courte pause, il reprit :

– Verchères, je vous écoute.

Après un long silence, le chef dit à nouveau :

– Je vous écoute, Verchères.

Une autre pause.

– Vous ne voulez rien dire ?

– Non, pour la bonne raison que je n’ai rien à dire.

Verchères savait que s’il racontait toute cette histoire d’enlèvement, personne ne le croirait.

Cela ne pourrait qu'aggraver son cas.

– Comme ça, vous ne voulez pas nous dire pourquoi vous avez tué Eugène Bourré et Émile Lalumière ?

Verchères sourit :

– Mon cher chef, vous commettez une légère erreur.

– Comment ça ?

– Je n'ai pas tué Eugène Bourré.

– Ah, qui ?

– Je ne sais pas.

Une pause puis le chef reprit :

– Mais vous ne pouvez pas nier que vous avez tiré sur Lalumière. Nous vous avons pris sur le fait.

– Je ne nie pas.

– Alors pourquoi avoir tué Lalumière, un respectable commerçant ?

– Pourquoi je l'ai tué ?

– Oui.

– Je ne sais pas.

Quelques détectives s'efforcèrent de ne pas s'éclater de rire.

Le chef de police devenait rouge.

Il parlait plus fort :

– Verchères, nous savons tous que vous êtes un homme très courageux. Nous savons aussi que depuis quelques années vous passez votre vie à semer du bien autour de vous, à pourchasser les bandits, à arrêter les criminels, vous êtes aussi un excellent conférencier. Vous nous avez très bien parlé des crimes et des criminels cet après-midi.

Le chef de police sourit bêtement, puis :

– Est-ce que par hasard, vous auriez voulu nous prouver vos avancés ?

Verchères ne daigna même pas répondre.

Le policier reprit :

– Je me souviens d'une partie de votre conférence où vous dites qu'un criminel est toujours un criminel. Tôt ou tard, après avoir commis un premier crime, il en commet souvent

un second, même si ce n'est que plusieurs années après.

Verchères se leva, indigné :

– Eh bien, je dois vous dire que j'ai déjà été un voleur, vous le savez tous. J'ai dépouillé les personnes riches afin d'aider les pauvres gens. J'ai sorti des familles entières de la misère. Mais j'avais une fausse idée de la charité. Je n'avais pas le droit de dépouiller ces millionnaires qui gagnent leur argent en spéculant sur les petits ouvriers. J'ai volé ainsi pendant plusieurs années. Je croyais bien faire. Mais sachez bien que je n'ai jamais tué... jamais je n'ai tiré sur personne... Jamais.

– Excepté aujourd'hui...

– Je saurai bien prouver en temps et lieu que j'étais en cas de légitime défense.

– Pourquoi ne pas parler tout de suite.

– Parce que je n'en sais pas assez long et je risquerais de commettre une bévue.

À ce moment, un policier, qui était entré depuis quelques minutes, se leva.

Verchères le reconnut aussitôt.

C'était son ami le détective André Pouliot.

– Chef, dit-il, j'aimerais m'entretenir seul à seul avec Verchères. Est-ce possible ?

– Certainement. Passez dans la pièce d'à côté.

– Très bien.

Pouliot fit un signe.

– Viens avec moi, Guy.

Verchères se leva et suivit son ami.

Pouliot referma la porte derrière lui.

André Pouliot était un des meilleurs détectives de Québec.

Verchères avait eu l'occasion de le rencontrer maintes fois au cours d'enquête.

Pouliot offrit une chaise à son ami.

Puis, il commença :

– Guy, dit-il, je ne te comprends pas.

– Ah !

– Comment se fait-il que tu te mettes dans une telle situation ?...

Verchères ne répondit point.

Pouliot reprit :

– Tout d’abord, on trouve le cadavre d’Eugène Bourré dans ta propre chambre. Quelques heures plus tard, on te surprend alors que tu viens de tirer à bout portant sur Émile Lalumière pendant que ton complice Dubuc a été tué lui aussi. Nous descendons dans la cour. Nous apercevons une automobile. Nous ouvrons la portière et nous trouvons un autre cadavre qui semble avoir été tué par les balles de ton revolver. Tu avoueras, comme moi, que les circonstances se tournent légèrement contre toi.

Pour la seconde fois, Verchères garda le silence.

Pouliot se rapprocha de lui, souriant.

– Écoute Guy, je veux seulement t’aider ; tout le monde ici pense que tu es un assassin de sang froid, tandis que moi, je veux te donner le bénéfice du doute. Allons, dis-moi franchement ce qui s’est passé ?

– Inutile de continuer ainsi André, je t’ai déjà

vu faire cela à plusieurs bandits. Tu les as fait marcher en leur faisant croire que tu étais leur copain puis ensuite... tu les as roulés.

Pouliot se redressa, puis le regarda froidement :

– En fin de compte, Guy, si tu parles, tu ne perds rien, tandis que si tu gardes le silence, tu t'enfonces encore plus profondément.

Verchères réfléchit quelques secondes.

– Après tout, André a raison... il pourrait peut-être m'aider...

Alors, il se décida.

Il lui fit un récit complet de tout ce qui s'était passé depuis son arrivée à Québec.

Pouliot l'écoutait attentivement.

Lorsqu'il eut terminé, le détective dit simplement :

– C'est difficile à croire.

– C'est justement la raison pour laquelle je ne voulais pas parler.

– Vartol est maintenant un honnête homme.

Pourquoi voudrais-tu qu'il ait loué des tueurs ?

Verchères sourit :

– Tu te souviens des paroles de mon discours, les paroles qu'a répétées le chef tout à l'heure.. Eh bien, Vartol a déjà été contrebandier. Il a tué bien qu'on n'ait jamais pu le prouver. Qui nous prouve qu'il soit redevenu honnête ?

Pouliot se leva :

– Guy, j'ai toujours été l'un de tes meilleurs amis... un de tes plus grands admirateurs. J'aimerais faire quelque chose pour toi.

Verchères l'interrompit :

– Mais tu ne peux rien, je le sais bien.

Pouliot cependant restait soucieux.

Il se promenait de long en large.

Tout à coup, il s'arrêta net devant Verchères.

– Guy, je vais te faire une proposition.

Verchères le regarda intéressé.

– J'écoute.

– Tu as toujours été un homme de parole ?

– On le dit.

Pouliot s'arrêta.

Il semblait prendre une grave décision.

Il s'approcha de Verchères.

– Voici. Si je te laisse sortir d'ici... si je te donne une chance de prouver ton innocence...

– Eh bien ?

– Me promets-tu d'être de retour avant six heures du soir, demain soir ?

– Que veux-tu dire ?

– Si tu n'as pas arrêté ceux que tu crois être les véritables assassins, à six heures demain soir, me promets-tu de venir te livrer à la justice.

Verchères se leva :

– André, je vois que tu es un véritable ami. J'accepte ta proposition. Tu sais que je n'ai qu'une parole. Demain, que j'aie réussi ou non, je serai ici à six heures.

– J'ai confiance en toi, Guy.

Verchères parut inquiet :

– Mais comment feras-tu pour me faire sortir ?

Pouliot se leva et alla ouvrir une fenêtre qui se trouvait au fond de la pièce.

– Tu vas te sauver, tout simplement.

– Par la fenêtre ?

– Oui.

– Très bien.

Après un court silence, Verchères reprit :

– Une question seulement.

– Vas-y.

– Peux-tu me dire où habitait la famille Lalumière ?

– La famille n'est pas grosse ; monsieur Lalumière vivait seul avec sa fille dans un cottage un peu en dehors de Québec. Je ne sais pas l'adresse exacte, mais tu la trouveras dans le bottin téléphonique.

– Merci.

Pouliot sortit une clef de sa poche.

– Tiens, dit-il, mon automobile est arrêtée ici à

l'arrière ; prends-la, elle pourra t'être utile.

– Merci bien.

– Et maintenant, sauve-toi.

– C'est juste.

Verchères vint pour se diriger vers la fenêtre.

Pouliot le retint.

– Oublies-tu que je suis ici... jamais je ne t'aurais laissé partir.

Verchères comprit.

Cela ne lui plaisait guère mais il le fallait.

Il décrocha un direct à la mâchoire de son ami qui s'écroula sur le plancher.

En vitesse, il se dirigea vers la fenêtre, mais comme il allait sortir, il se retourna légèrement.

Il aperçut Pouliot, toujours sur le dos, qui semblait sourire. L'un de ses yeux était légèrement entrouvert.

Verchères comprit qu'il n'avait pas trop blessé son ami.

– Merci, murmura-t-il.

Il enjamba la fenêtre et disparut dans la nuit.

Il était alors une heure du matin.

Verchères avait donc dix-huit heures devant
lui.

Pourrait-il arrêter les véritables coupables ?

Réussira-t-il ?

V

Verchères ne perdit pas de temps.

L'automobile de Pouliot était bien où le détective l'avait dit.

Verchères sauta dedans et partit à fond de train.

Quelques minutes plus tard, il s'arrêtait devant une pharmacie.

Il entra et se dirigea immédiatement vers une cabine téléphonique, mais au lieu de se servir de l'appareil, il se mit à feuilleter tout simplement le bottin téléphonique.

– Lalande... Lalonde... Lalumière... Émile, ça y est.

L'adresse du café y était et, un peu plus bas, l'adresse de sa résidence.

Alors, il prit un cinq sous et signala le numéro de téléphone de la maison privée de Lalumière.

Il attendit quelques secondes.

La sonnerie résonna une fois... puis deux fois...

Verchères commençait à désespérer.

– Allô ? fit soudain une voix de jeune fille.

– Mademoiselle Lalumière s'il-vous-plaît.

– C'est moi.

Verchères raccrocha aussitôt.

Il sortit en vitesse de la pharmacie et sauta dans sa voiture.

Cette fois-ci, il sortit hors de la ville de Québec.

Il savait où il allait.

De temps à autre, il ralentissait son allure et regardait le numéro ou le nom du cottage qu'il dépassait.

Soudain, il s'écria :

– C'est ici.

En effet, il venait d'apercevoir la boîte au courrier.

C'était écrit en grosses lettres : ÉMILE
LALUMIÈRE.

D'ailleurs, il y avait une grosse lumière à la porte d'entrée.

– La jeune fille a dû recevoir de la visite ce soir.

Au lieu de s'arrêter devant la demeure de Lalumière, Verchères dépassa la maison et alla stopper dans l'allée suivante.

Il descendit de sa voiture et se dirigea vers l'arrière de la maison.

Là, il s'approcha d'une des fenêtres.

Il put regarder à l'intérieur.

La jeune fille de Lalumière était à causer avec des femmes.

Alors Verchères retourna s'asseoir dans l'automobile. Il resta là durant plus d'une heure et demie.

De temps à autre, une voiture de la police passait dans la rue.

– Ils ont sans doute découvert ma fuite. Ils me

recherchent.

Mais qui aurait pu se douter que l'Arsène Lupin fut à deux pas de la maison de celui qu'il avait tué.

Verchères avait vu plusieurs vieilles filles sortir de la maison.

Soudain la lumière s'éteignit.

Verchères regarda sa montre.

– Deux heures et demie... elle est seule...

Il retourna à l'arrière, mit la main dans sa poche et sortit son inséparable passe-partout.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrait.

Une fois à l'intérieur, il s'arrêta pour s'orienter, puis, doucement il avança.

Il traversa ce qui semblait être la cuisine.

Verchères n'osait pas allumer sa lampe de poche.

Il mit la main dans sa poche et sortit le revolver que Pouliot lui avait donné en même temps que les clefs de sa voiture.

Enfin, il arriva à ce qu'il cherchait.

– L'escalier !

Il supposait que la jeune fille devait être en haut.

Comme il allait poser le pied sur la première marche, une voix ferme résonna derrière lui.

– Jetez cette arme.

Verchères se devait d'obéir.

Il laissa tomber son arme sur le parquet et se retourna.

Madeleine Lalumière était debout au pied de l'escalier.

Elle venait de peser sur le commutateur électrique.

Elle était vêtue d'un simple déshabillé qu'elle semblait avoir jeté hâtivement sur ses épaules.

– Elle devait être à se mettre au lit, pensa Verchères.

Dans sa main, elle tenait un petit revolver nickelé et, de l'autre, elle s'efforçait de retenir fermé sur elle son seul vêtement.

Elle semblait très calme.

Sa main ne tremblait pas.

– Je devrais vous tuer, dit-elle.

Verchères la regardait en souriant.

– Oui, je devrais vous tuer... comme vous avez fait à Bourré et à mon père...

Verchères n'osa pas protester.

– Savez-vous pourquoi je viens ?

– Oui.

– Tiens... tiens... pourquoi ?

– Pour la même raison pour laquelle vous avez tué Bourré. Parce que je connais trop de choses.

Verchères fit signe de la tête.

– Non, je ne viens pas pour ça.

– Ah !

– Je suis venu vous voir parce que vous êtes la seule personne qui puissiez vraiment m'aider.

Elle eut un éclat de rire faux.

– Moi vous aider ?... Pourquoi vous aider ?...
Vous avez tué mon père.

Verchères approuva :

– J’admets cela. Mais je vous jure que je ne savais pas que c’était votre père qui était derrière cette porte. Votre père tira le premier ?... Pourquoi ?... Je n’en sais rien... Il a tué Dubuc... il m’aurait tué aussi si je n’avais réussi à l’attraper...

Mais la jeune fille reprit :

– Je ne suis pas là pour entendre vos mensonges.

L’Arsène Lupin canadien commençait à désespérer.

– Marchez en avant de moi, reprit la jeune fille... Je vais téléphoner à la police...

Elle serra le revolver dans sa main.

– Oh, je ne sais ce qui me retient de vous tuer moi-même.

– Pourquoi ne pas écouter plutôt ce que j’ai à vous dire ?

– Non.

– Pourquoi aurais-je tué Bourré, je ne le

connaissais même pas... je ne l'avais jamais vu auparavant...

– Vous saviez ce qu'il faisait.

C'était inutile d'essayer de la convaincre.

Verchères se mit à marcher lentement en direction de la cuisine.

– Non, non, dit Madeleine, par en avant.

Tout à coup, ils sursautèrent tous les deux.

La sonnerie du téléphone résonna.

Madeleine devenait nerveuse.

Elle regardait anxieusement vers la pièce à l'avant.

Alors, Verchères prit sa chance.

Il bondit vers la jeune fille et lui tordit le poignet.

Le revolver tomba.

Vif comme un éclair, Verchères le ramassa.

La jeune fille lui lança une bordée d'injures, puis courut vers sa chambre.

Verchères la suivit.

Lorsqu'il entra, il l'aperçut sur son lit.

Elle avait eu le temps d'enfiler son déshabillé et de l'attacher soigneusement.

La tête entre les deux mains, elle pleurait.

Verchères, l'arme au poing, la regardait tristement.

– Maintenant, vous allez parler.

Elle se redressa, la figure en larmes.

– Je ne dirai pas un mot, vous pouvez aussi bien me tuer tout de suite.

Verchères réfléchit, puis :

– Je vais vous faire une proposition.

– Ah.

– Si je vous rends votre arme, me direz-vous ce que vous savez au sujet de l'assassinat de monsieur Bourré ?

Elle le regarda dans les yeux.

– Vous voulez rire de moi.

– Du tout.

– Je sais que vous ne ferez pas cela.

– Eh bien, donnez-moi votre parole, et je vous rends votre arme.

Elle hésita.

Enfin, elle dit.

– Je ne vous crois pas... mais je vous donne quand même ma parole.

Verchères lui tendit son arme.

Elle l'accepta avec une surprise qu'elle ne put dissimuler.

Elle dirigea le canon vers Verchères.

– Je puis m'asseoir, demanda ce dernier.

– Oui.

Verchères s'assit sur une chaise tout près du lit.

– Vous m'avez donné votre parole, je vous écoute.

– Je sais que je perds mon temps, mais puisque j'ai promis, je vais le faire.

Elle fit une pause, puis reprit :

– C'est une longue histoire, ça date du début

de la guerre. Mon père était au café, seul.

– Quelle heure était-il ?

– Passé une heure du matin.

– Continuez.

– Soudain, des coups résonnèrent à la porte.

Mon père s'approcha et aperçut deux ivrognes qui frappaient désespérément. Il leur dit de s'en aller, mais ils ne voulurent point l'écouter. L'un des ivrognes sortit son portefeuille et montra une carte. C'était un inspecteur de la police des liqueurs.

– Que fit votre père ?

– Il réfléchit. C'était peut-être un piège. Il était au courant du racket des liqueurs et craignait que l'inspecteur ne fit un rapport contre lui pour avoir servi de la boisson à des ivrognes. Alors, il refusa d'ouvrir.

– Qu'arriva-t-il ?

– Le lendemain, papa reçut un appel. C'était l'inspecteur Lebrun. Il avisait papa qu'il avait commis une faute impardonnable en refusant d'ouvrir à un inspecteur de la police des liqueurs.

Cet acte le rendait passible de perdre sa licence.

– Naturellement, dit l'inspecteur, l'affaire peut être arrangée.

– Comment cela ?

– Si vous acceptez de vendre ?

– Vendre ?

– Mais oui, de cette façon, vous pourriez obtenir l'argent que vous avez investi dans votre café.

– Mais je ne connais personne à qui vendre, reprit mon père.

– Je crois bien que la société Vartol pourrait acheter. Faut-il m'informer ?

– Certainement. Je ne voudrais pas perdre tout mon argent.

La jeune fille s'arrêta.

Verchères l'écoutait attentivement.

Il commençait à voir clair dans toute cette affaire.

– Qu'est-ce que votre père fit ?

– Quelques jours plus tard, un représentant de Vartol lui offrait trois mille dollars pour le café.

– Trois mille ?...

– Oui.

– Mais c'était ridicule.

– Je sais, le café en vaut dix mille sans les boissons. Mon père refusa donc. Le même jour, mon père reçut un nouvel appel de l'inspecteur Lebrun. Papa était furieux.

– Écoutez, lui dit-il, je connais votre combine maintenant. Je sais pourquoi Vartol a pu obtenir toutes ces licences de café, et les acheter à si bas prix... mais il n'aura pas le mien.

L'inspecteur grogna.

– Ça c'est votre affaire.

Papa répliqua :

– Je veux garder mon café : dites-moi combien Vertol vous paye pour ce trafic et je vous donne le double.

L'inspecteur raccrocha et papa garda son café.

– C'est tout ? demanda Verchères.

– Oh non, reprit Madeleine, les ennuis de papa ne s'arrêtèrent pas là.

– Ah !

– Il eut à payer des amendes chaque mois. Il dut même prendre ses « économies » pour rester ouvert. Mais il avait en tête de ne pas vendre. Je m'aperçus que quelque chose n'allait pas et je questionnai mon père. Il me raconta tout.

– Qu'avez-vous fait ?

– Je connaissais bien Eugène Bourré. C'était un de mes anciens amis. Je lui racontai toute l'affaire. Il se doutait que quelque chose de louche se passait dans la police, mais il n'osait rien faire.

– Seulement, pour vous...

– Justement. Il enquêta donc et eut tous les renseignements sur la combine. Il avait les preuves en main. Mais que devait-il faire avec toutes ces preuves ? Il ne le savait pas. Hier, il lut dans les journaux que vous veniez à Québec pour prononcer une conférence à l'école de Police. Il vous connaissait de réputation.

– Voici l’homme qu’il me faut, dit-il.

Il sut que vous étiez descendu au Clarendon.

– J’irai le trouver après sa conférence. Vous viendrez vous aussi, Madeleine.

– J’acquiesçai, et nous prîmes rendez-vous à votre chambre. j,

– Votre père était-il au courant de votre démarche auprès de Bourré ?

– Non, mais ce soir-là, il parut se douter de quelque chose. Il ferma son café à bonne heure et revint à la maison. J’étais folle de terreur après avoir appris ce qui s’était passé à votre chambre. Alors, je le mis au courant de tout.

– Vous n’auriez pas dû.

– Je sais. Papa sortit. Je ne l’ai revu que dans la chambre, à l’hôtel.

Elle renifla et essuya une larme.

– Vous savez le reste.

Verchères protesta :

– Non, je ne sais pas le reste.

– Mais oui...

– Naturellement, je sais que j’ai tué votre père, mais je ne savais pas du tout que c’était lui qui était derrière la porte. Je croyais que c’était Vartol.

Les yeux de Madeleine s’agrandirent.

– Alors, vous admettez être un complice de Vartol.

– Naturellement non.

– Je ne comprends pas...

– Écoutez bien, je vais vous raconter tout ce qui m’est arrivé.

Pour la seconde fois, Verchères fit le récit de ses aventures.

La jeune fille l’écoutait mais semblait incrédule.

Lorsqu’il eut terminé, elle dit :

– Naturellement, Bourré savait que plusieurs policiers étaient mêlés à l’affaire, mais il ne croyait pas que vous, Guy Verchères, étiez aussi dans le racket.

– Alors, vous ne me croyez pas ?

– Bien sûr que non.

Elle se leva.

– Allons, sortez de la chambre. Je vais appeler la police.

Verchères demeura assis.

– Non, vous ne le ferez pas. Nous allons partir ensemble.

– Jamais.

– Si, nous allons sortir par en arrière.

– Non. Vous allez m’obéir ou je tire.

Verchères partit d’un grand éclat de rire.

– Vous tirez ?

– Certes, j’en suis capable.

– Je sais que vous le ferez, mais vous ne me tuerez pas.

– Pourquoi ?

Verchères ouvrit sa main droite.

La jeune fille resta médusée.

Dans la main de l'Arsène Lupin canadien, il y avait six balles.

Madeleine comprit.

Avant de lui rendre son arme, Verchères avait pris soin de retirer les balles du barillet.

Elle lança de nouveau un flot d'injures.

Verchères reprit tranquillement le revolver des mains de la jeune fille.

– Je vous donne cinq minutes pour vous habiller. Je vais attendre à la porte.

Mais avant de sortir, Verchères regarda dans tous les tiroirs pour voir s'il n'y avait pas d'autres armes.

Il n'y avait rien.

– Cinq minutes, n'oubliez pas.

Verchères savait qu'elle le ferait.

Quatre minutes plus tard, elle sortait de sa chambre.

Elle était vêtue. Elle avait même passé son manteau.

Mais Verchères voyait bien qu'elle était effrayée.

– Venez !

– Où allons-nous ?

– Je veux vous prouver que je suis innocent de tout cela.

Elle ne répondit pas.

Ils traversèrent la cuisine.

Puis sortirent par la porte arrière.

Mais au même moment, deux hommes sortirent de l'ombre.

– Jetez votre revolver, ordonna l'un d'eux à Verchères.

Ce dernier obéit :

– Bonsoir, mademoiselle Lalumière, dit l'autre, nous venions vous faire une petite visite, mais nous nous intéressons aussi à votre amoureux.

– Allons, marchez devant.

Verchères et Madeleine obéirent, tandis que

derrière eux deux hommes les suivaient revolver
au poing.

– Quels sont ces deux hommes ?

Sont-ils de la police ?

Sont-ils des hommes de Vartol ?

VI

Verchères avait reconnu l'un d'eux.

C'était l'homme qui était entré dans le café de Lalumière la première fois que Verchères y était.

Cet homme, qui avait entraîné Lalumière en arrière de son café pour lui parler d'affaire.

Verchères se retourna vers sa compagne.

– Est-ce là l'inspecteur Lebrun ?

Elle fit signe de la tête :

– Oui.

– Gardez le silence, vous deux, cria l'un des hommes.

Verchères se retourna pour voir la figure du deuxième homme.

Mais la nuit était trop noire. Il ne pouvait rien distinguer.

Les bandits conduisirent le couple à la voiture

du détective Pouliot.

– Montez à l’arrière, fit Lebrun, en s’adressant tout d’abord à Madeleine.

Elle obéit.

Verchères lui glissa à l’oreille :

– Vous êtes convaincue maintenant ?

– Je ne sais pas... je ne sais plus...

Verchères s’assit près d’elle.

Lebrun s’installa au volant.

Le deuxième prit place à ses côtés sur le siège avant.

Il se mit à genoux et, le revolver au poing, continua à viser le couple.

L’automobile sortit de l’allée et s’engagea dans la rue.

L’affaire était maintenant claire.

Les bandits devaient coûte que coûte se débarrasser du couple. Ils en savaient trop long.

Ils avaient raté leur chance la première fois avec Verchères mais, cette fois-ci, ils prendraient

toutes leurs précautions.

Verchères regardait attentivement la figure du compagnon de Lebrun, mais il ne l'avait jamais vu auparavant.

– Si c'était Vartol lui-même, pensa Verchères.

Alors, il tenta sa chance.

– C'est une affaire importante pour que vous vous en chargiez vous-même, monsieur Vartol.

L'homme grogna :

– Si.

– Les choses sont déjà trop embrouillées. Si je veux que cette affaire soit bien faite, je dois la faire moi-même.

Verchères avait visé juste.

C'était bien Vartol lui-même.

Tout à coup, Verchères eut une idée.

Une idée géniale.

– Si je pouvais réussir.

Il reprit à voix haute, s'adressant toujours à Vartol.

– On m’a déjà enlevé ce soir.

– Je sais.

– Et on m’a conduit à l’hôtel Clarendon. Je crois que c’était la chambre de Dubuc. Vous deviez le rencontrer ce soir, m’a-t-il dit. Mais savez-vous qui était caché dans cette chambre ?

Vartol semblait ignorer toute l’affaire.

– Non.

– Émile Lalumière.

– Quoi ?

– Parfaitement.

– Mais pourquoi ?

– Il attendait...

– Parlez !

– Je vais vous le dire.

Lebrun se retourna :

– Ferme ça !

Mais Vartol reprit :

– Non, écoutons ce qu’il a à dire. Je peux apprendre quelque chose d’intéressant.

– Mais non, patron.

– Si, Verchères semble en savoir long. Parlez Verchères.

L’Arsène Lupin sourit.

Son truc réussissait à merveille.

Vartol reprit :

– Allons, dites, qui croyez-vous que Lalumière attendait dans la chambre de Dubuc ?

Verchères prit son respir, puis :

– Vous !

– Moi ?

– Parfaitement.

– Mais pourquoi ?

– Pour vous tuer tout simplement.

Vartol était devenu pâle comme la mort.

– Qu’est-ce que vous dites ?

– La vérité.

– Expliquez-vous...

Le truc de Verchères réussissait de plus en

plus.

Madeline Lalumière l'écoutait, se demandant où il voulait en venir.

Verchères reprit ;

– On avait averti Lalumière que vous deviez vous rendre à la chambre de Dubuc.

– Quoi ?

– Parfaitement. Quand Lalumière a ouvert la porte, Dubuc était devant lui. Lalumière a tiré. Dubuc a tombé. J'étais derrière lui, alors je n'ai pas perdu de temps, j'ai tiré à mon tour et frappé juste.

– Ne l'écoutez pas patron, il ne dit que des mensonges.

Mais Vartol n'écouta pas Lebrun.

Il était très impressionné par les paroles de Verchères.

– Verchères, vous êtes très intéressant.

– Vrai ?

– Certainement.

Lebrun protesta à nouveau.

– Ne l’écoutez pas, patron.

Mais Vartol se retourna légèrement.

– Ferme ça, c’est moi qui suis le patron. J’ai le droit de faire ce que je veux.

Puis se retournant vers Guy :

– Verchères ?

– Oui.

– Vous savez sans doute qui avait avisé Lalumière de ma venue à la chambre de mon ami Dubuc ?

L’inspecteur Lebrun semblait nerveux à la roue.

– Vous ne vous doutez de personne ? demanda Verchères.

– Peut-être. Mais parlez, qui m’avait tendu ce piège ?

– Mais voyons, Lebrun, naturellement.

– C’est faux, cria Lebrun.

Mais Guy insista :

– C’est vrai !

– Expliquez-vous, dit Vartol.

L’Arsène Lupin canadien reprit :

– Il a joué sur les deux côtés, voyons.

– Comment cela ?

– Eh bien, Lalumière le payait pour qu’il puisse garder sa licence. Le pauvre homme avait même emprunté sur ses économies.

Après une courte pause, Verchères se tourna vers Madeleine.

– Expliquez-leur donc ce qui en est du paiement.

Mais Lebrun se mit à jurer.

– Fermez cette sale gue...

Puis se tournant vers son patron :

– Vartol, ne les écoutez pas. Ils veulent semer la discorde entre nous.

Mais Vartol reprit brusquement.

– Je vous ai dit de vous taire Lebrun, vous entendez ?

L'autre se le tint pour dit.

– Parlez, mademoiselle, dit Vartol.

Madeleine raconta brièvement tout ce qui était arrivé à son père.

Vartol l'écoutait attentivement.

Sa figure était de plus en plus sombre.

Ses yeux lançaient des éclairs.

Il eut un rire narquois :

– Je commence à comprendre.

Puis, se tournant vers Lebrun :

– Vous m'aviez dit que le vieux Lalumière était entêté et devait être manœuvré adroitement ; maintenant, je comprends.

Lebrun protesta :

– Vartol, je vous dis qu'il ment. Faites-y fermer le bec. Il veut qu'on se querelle... c'est un piège qu'il nous tend. Pendant que nous nous querellerons, il se sauvera.

– Je sais que tu dis vrai. Mais je crois aussi que cette fille a raison, dit brutalement Vartol.

Verchères a pensé juste.

Guy se décida à battre le fer pendant qu'il était chaud.

Il ne perdit pas de temps et reprit aussitôt.

– Bien sûr que j'ai raison. Pourquoi voulez-vous qu'un homme pacifique comme Lalumière vous attende dans une chambre pour vous tirer dessus ?

Il fit une pause.

Vartol ne répondit pas.

Alors, Verchères reprit :

– C'est parce qu'on l'a poussé à le faire, tout simplement. Lebrun s'est rendu au café aujourd'hui.

– C'est faux.

– C'est vrai, et cette fois, ce n'est pas une supposition, j'étais là, dans le café. Lebrun et Lalumière se sont retirés dans la cuisine et lorsque Lebrun est sorti, Lalumière était pâle comme la mort. Pourquoi ? Parce que Lebrun a forcé le pauvre homme à vous attendre pour vous

tuer. Il doit avoir de bonnes raisons de vous éliminer.

Vartol le regardait avec attention.

Il dit lentement.

– Peut-être bien.

– Continuer le racket seul ?

– Ou encore se retirer complètement. Je l'ai assez bien payé pour ça.

Mais Lebrun cria :

– Tu es fou Vartol... tout ce qu'il a dit est faux.

Vartol ne dit rien.

Lebrun reprit :

– Pourquoi aurais-je voulu me débarrasser de toi ?... Tu m'as toujours bien payé...

– Trop bien.

Mais Lebrun ne parut pas comprendre l'interruption.

Il continua :

– Je t'ai toujours bien servi... je t'ai obéi à la lettre.

Il se débattait comme un perdu.

– Je vous ai donné des tuyaux importants... sans moi, vous n'auriez jamais su que Bourré voulait entrer en communication avec Guy Verchères.

À la grande surprise de Verchères, Vartol dit :

– Tu as raison. Mais je verrai tout cela plus tard. Pour le moment, il faut s'occuper des choses que nous avons sur la main.

Verchères, qui s'efforçait de faire s'élever une querelle entre les deux hommes aurait-il manqué son coup ?

Vartol semble bien décidé à se débarrasser de l'Arsène Lupin canadien en tout premier lieu.

Qu'arrivera-t-il ?

VII

L'automobile roulait dans la campagne.

C'était la nuit noire.

Depuis la dernière phrase de Vartol, personne n'avait parlé.

Lebrun avait repris courage.

Verchères réfléchissait.

Il devait trouver un moyen de se tirer de ce mauvais pas.

Depuis des années, il s'attendait bien à se faire descendre par quelques crapules.

Il savait que cela arriverait un de ces jours. Il était complètement résigné, mais il ne pouvait admettre que la jeune Madeleine le suive de si près dans la tombe.

– Il faut que je me risque, se dit Verchères. Mourir tout de suite ou dans cinq minutes, c'est

la même chose.

Il regarda Vartol.

Le revolver du bandit était dirigé vers sa figure.

Le côté gauche de Verchères était légèrement engourdi mais son côté droit était très bien.

Il risqua le tout pour le tout.

Le poing de l'Arsène Lupin canadien se détendit.

Il attrapa Vartol en pleine figure sans se soucier du revolver de ce dernier.

Vartol ne tira pas.

Il tomba en avant et Verchères se pencha sur lui, continuant à le cribler de coups.

Madeleine criait.

Lebrun, à la roue, ne pouvait lâcher son contrôle.

Alors il se décida d'arrêter la voiture afin de venir à la rescousse de son ami.

Verchères se tourna vers lui, essayant de lui

envoyer un solide « punch » à la figure. Mais Lebrun ouvrit la porte, se jeta sur la chaussée et sortit son revolver.

Verchères fonça vers la porte opposée qui s'ouvrit.

Il roula dans la rue.

Lebrun se trouvait de l'autre côté de la voiture. Donc il ne pouvait tirer.

Verchères se tenait sur ses gardes.

– Il va certainement contourner la machine, mais de quel côté ?

L'Arsène Lupin canadien n'était pas armé. Que pouvait-il faire ? Alors, il cria :

– Mademoiselle Madeleine, prenez le revolver de Vartol.

Puis il se mit à courir vers l'avant.

Au moment où il contournait l'automobile, Lebrun arrivait à son tour.

Lebrun, armé, tira.

Guy Verchères s'écroula, blessé.

Mais au même moment, un autre coup de feu retentit.

Il y eut cri.

Verchères sentit quelque chose tomber sur lui.

Lentement, Guy essaya de se relever.

Lebrun devait l'avoir attrapé au côté, car son côté droit le faisait horriblement souffrir.

Il réussit à se remettre sur pied.

À deux pieds de lui, il aperçut le corps de Lebrun baignant dans son sang.

Quelques pas plus loin, la jeune Madeleine Lalumière tenait dans sa main un revolver encore fumant.

– C'est vous ?...

– Oui.

– Merci.

Tout à coup la porte de l'automobile s'ouvrit et Vartol sortit.

Il semblait tout étourdi et se frottait les yeux.

Verchères se souvint qu'il l'avait frappé en

pleine figure.

Soudain, Madeleine poussa un cri.

– Attention, une voiture.

La voiture de Verchères se trouvait arrêtée en plein centre de la chaussée.

L'autre automobile devait donc passer d'un côté ou de l'autre.

Verchères tira vivement la jeune fille et tous les deux se jetèrent dans le fossé.

La machine approchait rapidement.

Tout à coup, il entendirent un cri, puis les freins de l'automobile grincèrent.

Le couple avait vu un corps volé dans les airs.

– Vartol !

– C'est bien lui, dit Verchères.

Aveuglé, le bandit n'avait pu éviter l'automobile qui l'avait frappé durement.

– Allons voir, dit Madeleine.

Verchères essaya de se relever, mais il ne pouvait plus.

– Vous êtes blessé ?

– Oui... mon côté... je... je...

Madeline se leva :

– Au secours... vite... vite... ici.

Verchères est-il gravement blessé ?

VIII

Paul Verchères était à son bureau à POLICE-JOURNAL.

Il était débordé d'ouvrage.

Tout à coup, la porte s'ouvrit,

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Un jeune messenger du télégraphe parut :

– Monsieur Paul Verchères ?

– C'est moi.

– Un télégramme pour vous.

Le journaliste mit la main dans sa poche, donna un « tip » au jeune garçon et prit le télégramme.

– Merci monsieur. Le commissionnaire sortit. Verchères ouvrit le télégramme. Il lut avec étonnement.

– Votre cousin Guy blessé, Hôpital Victoria,

Québec.

Paul relut le télégramme plusieurs fois.

– Guy blessé.

Tout à coup, il sembla réagir.

Il décrocha l'appareil téléphonique.

– Donnez-moi la gare centrale, mademoiselle.

– Bien monsieur.

Au bout de quelques secondes, une voix répondit :

– Gare Centrale, Central station.

– Oui mademoiselle, pouvez-vous me dire à quelle heure le prochain train pour Québec ?

– Un instant.

Un court silence, puis la voix reprit :

– Onze heures trente, monsieur.

– Merci.

Paul raccrocha.

Il regarda sa montre.

– Dix heures... Le train n'aurait pas pu être à

dix heures trente.

Il sortit de son bureau et alla prévenir le patron.

– Guy est blessé ?

– Oui.

– C'est peut-être encore une affaire avec quelques bandits ?

– Peut-être.

– Alors allez-y. C'est probablement une nouvelle aventure que vous devrez écrire.

Paul passa chez lui, ramassa quelques effets.

– À onze heures, il quitta sa chambre et se rendit à la gare centrale.

Pour comble d'infortune, le train était un quart d'heure en retard.

Paul rageait.

– Il n'arrivera donc jamais.

Mais le train arriva.

Quelques heures plus tard, Paul descendait à Québec.

Il s'était rendu souvent à Québec et il connaissait bien la ville.

Il appela un taxi.

– Taxi !

La voiture s'approcha.

– Monsieur.

– Hôpital Victoria et en vitesse, vous comprenez ?

– Très bien.

L'auto partit en trombe.

Quelques minutes plus tard, le journaliste arrivait à l'hôpital.

– Monsieur Guy Verchères, s'il-vous-plaît.

La garde-malade consulta ses fiches.

– Chambre 301, troisième étage.

– Merci.

Paul s'engouffra dans l'ascenseur.

Rendu au troisième étage, il chercha la porte portant le numéro 301.

Il craignait le pire.

Il s'attendait de voir son cousin dans le plus lamentable état.

Aussi, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'en ouvrant la porte de la chambre, il aperçut un groupe d'hommes assis autour du lit de Guy, et ce dernier, bien encanté, qui leur souriait et répondait à leurs questions.

– Paul ! s'écria-t-il en voyant entrer son cousin.

– Je croyais que tu étais gravement blessé, dit simplement ce dernier.

– Oh non, presque rien, je sors dans deux jours.

– Eh bien tant mieux. Mais si j'avais su, je ne me serais pas dérangé pour si peu.

Guy se mit à rire.,

– Comment as-tu su ?...

– J'ai reçu un télégramme ce matin.

Paul s'approcha du lit.

Guy lui présenta les personnes présentes.

Il y avait le chef de police de Québec, André

Pouliot, et des journalistes.

– Il me semblait, dit Guy, la police ! Tu as eu encore quelque chose...

– Tutu... tut... ne parle pas, ça te fera un bon sujet de roman.

– Que s'est-il passé au juste ?

Un des journalistes lui raconta à sa manière les événements qui avaient failli coûter la vie à l'Arsène Lupin canadien.

Lorsqu'il eut terminé, Paul se tourna vers le chef de police :

– Monsieur, dit-il, c'est épouvantable.

– Quoi ?

– D'avoir douté de l'innocence de mon cousin...

– Mais je...

Le chef de police réfléchit quelques secondes :

– Je n'en ai jamais douté... mais vous comprenez, les circonstances.

Les journalistes se levèrent.

– Nous devons partir, merci pour votre interview, monsieur Verchères.

Ils sortirent et Pouliot et le chef de police les suivirent quelques secondes plus tard.

Paul demeura seul avec son cousin.

– Il me semblait, dit ce dernier, que tu te mettrais encore le nez où tu n’as pas d’affaire.

– Voyons Paul... il fallait bien que je me défende ; on m’accusait d’un meurtre que je n’avais même pas commis.

Tout à coup, on frappa à la porte de la chambre.

– Entrez !

Paul se retourna.

Il aperçut une des jeunes filles les plus jolies qu’on puisse imaginer.

– Bonjour Madeleine, dit Guy, puis se tournant vers son cousin... Paul, pourrais-tu sortir quelques secondes, Mademoiselle est venue pour me remercier, je crois.

Le journaliste se dirigea vers la porte en maugréant des mots inintelligibles.

Cet ouvrage est le 601^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.